

JOURNÉES DE RECHERCHE EN THÉOLOGIE SACRAMENTAIRE ET EN LITURGIE

COLLOQUE SUR LES FUNÉRAILLES

29-30 AVRIL 1998

L'INSTITUT SUPÉRIEUR DE LITURGIE a organisé pour la quatrième fois des Journées de recherche, consacrées cette année aux funérailles. Car les pratiques bougent : les pompes funèbres viennent d'être libéralisées, les personnes demandant la crémation se multiplient, les laïcs sont de plus en plus nombreux dans l'Église à assurer l'accompagnement des familles en deuil. C'est pourquoi la Commission épiscopale de liturgie et de pastorale sacramentelle vient de publier des *Points de repère pour la pastorale des funérailles*¹. Le sujet proposé était donc bien actuel et, pour le traiter, l'ISL avait fait appel à L.-M. Renier, J.-Y. Hameline, L.-M. Chauvet, J.-L. Angué. Ces noms avaient attiré des auditeurs : une soixantaine, plus une vingtaine d'étudiants de l'ISL.

L.-M. Renier nous a retracé rapidement l'histoire de l'approche de la mort au cours des siècles en Occident pour aboutir à l'époque contemporaine avec la mort occultée et

1. CELPS, *Points de repère pour la pastorale des funérailles*, dans *Documents-Épiscopat*, n° 13-14, sept. 1997. Lire la recension de J.-L. ANGUÉ dans *LMD* 213, 1998/1, p. 123-127.

la mort médicalisée. À ce moment-là, l'Église avait eu le courage de maintenir ses rites et l'on peut souligner le rôle humain qu'elle accomplissait dans ce service du deuil. Mais le conférencier a insisté sur l'évolution qui se produit aujourd'hui : le rapport au mourant change ; ce n'est plus un corps à soigner, mais une personne dont on doit tenir compte, avec ses désirs et ses relations. Bien des gens travaillent ensemble à accompagner des mourants, et les pompes funèbres renouvellent leur mode de rencontre avec les familles en deuil. Certes, l'Église reste sans doute le seul groupe social qui assure une présence dans le processus avant, pendant et après la mort. Elle est encore, pour beaucoup, l'une des instances privilégiées du processus funéraire. Mais elle n'est plus seule sur le terrain et rencontre d'autres agents ; elle ne peut prétendre à l'hégémonie sur le rituel du deuil. Elle doit travailler en partenariat avec d'autres. Au milieu des autres elle peut cependant revendiquer sa propre spécificité : dire le sens chrétien de la vie humaine.

J.-Y. Hameline a développé des perspectives anthropologiques sur les rites de la mort. On se trouve devant une pratique universelle qui a contribué à l'humanisation de l'homme. Devant un mort des questions se posent : qu'est-ce qu'être ou n'être pas ? y a-t-il un coupable ?... Entre 1890 et 1920, les études se sont multipliées : Robert Hertz, A. Van Gennep, S. Freud : rites de passage et conduites de deuil sont constitutifs de l'homme qui doit grandir et abandonner des objets d'amour devant le choc de la réalité. Les rites funéraires intègrent donc l'événement biologique dans un cadre significatif, qui canalise l'émotion par un agir social et permet un dépassement. Certes, je résume en quelques mots les perspectives plus riches de J.-Y. Hameline, mais il faudrait encore les développer dans des analyses psychologiques, et montrer concrètement comment le rituel catholique remplit cette fonction anthropologique.

Il revenait à L.-M. Chauvet de nous parler de la prière de l'Église pour les défunts. L'essentiel de sa conférence était surtout historique, ce qui ne manque pas d'intérêt, et culminait dans quelques affirmations doctrinales renvoyant

à saint Thomas dans le Supplément à la *Somme théologique*, question 71 : ce qui est en jeu, c'est la communion des saints qui unit les fidèles vivants et morts dans la mesure de la charité de chacun.

Dans le forum final, on est revenu sur cette prière pour les défunts. Quand on a remis quelqu'un à la miséricorde de Dieu, faut-il encore faire quelque chose : notre intercession doit-elle encore s'ajouter à la miséricorde de Dieu ? Le protestantisme n'a-t-il pas raison de ne pas prier pour les morts, en estimant que Dieu seul est juge et sauveur ? Sans doute il y a une part d'imprécision dans notre prière, mais on peut dire comme Marthe : « Seigneur celui que tu aimes est malade (mort) », et n'est-il pas nécessaire que Dieu trouve en nos cœurs un écho de sa propre charité pour le défunt, dont Il peut se servir pour le sauver² ?

Un point a retenu l'attention dans l'historique de L.-M. Chauvet : l'intercession pour les défunts a pris souvent la forme de partage, car l'aumône couvre la multitude des péchés. N'y a-t-il pas là une piste à exploiter ?

Avec J.-L. Angué on retrouvait les problèmes pratiques, les « Chances et Risques des célébrations de funérailles dans le contexte actuel ». Il regroupait ses réflexions autour de cinq points :

– Les lieux : l'église paroissiale (souvent abandonnée dans des regroupements de paroisses), une chapelle d'hôpital, le funérarium ou le crématorium. On a tendance à vouloir diminuer les distances à parcourir ; mais pour le travail de deuil, des étapes différentes et un lieu symbolique sont souvent bénéfiques.

– Le rituel : il y a sans doute des améliorations à envisager pour une prochaine édition des livres : donner davantage d'éléments au choix, faire un ouvrage plus digne pour le lectionnaire, améliorer le fascicule de poche... Mais plus le livre est complet, plus les utilisateurs doivent être formés pour le maîtriser.

² Lire J.-D. BENOIT, « Prier pour les morts ou pour les vivants. Valeurs complémentaires de l'eucologie catholique et de l'eucologie réformée », *LMD* 101, 1970/1, p. 39-50.

– La crémation : on est en plein développement de la pratique, avec des questions : faut-il une célébration au crématorium, que faire de l'urne ? Bien des auditeurs auraient souhaité consacrer plus de temps à cette question ; on est renvoyé au communiqué de Mgr Feidt du 9 mars 1987, et au dernier numéro de *La Maison Dieu* (213) avec les articles de D. Hervieu-Léger, M. Hanus et J.-C. Hugues.

– Le cimetière : dernière étape rituelle que l'Église a peut être trop facilement abandonnée, trop ancrée qu'elle est dans une manière d'envisager les choses du côté du seul prêtre.

– La place des laïcs : il faut reconnaître qu'on a mis du temps à retrouver la vraie dimension ecclésiale : celle de la communauté, et pas seulement celle de la présidence.

À l'expérience on constate qu'en général les laïcs s'en tirent bien et donnent un beau visage de l'Église.

J.-L. Angué a soulevé beaucoup de questions, parfois un peu vite. Et il y en avait bien d'autres dans l'esprit des auditeurs. Mais les carrefours ont permis à chacun de s'exprimer et de poursuivre l'analyse de ses pratiques. La présence d'étudiants de l'ISL venant des divers continents a aussi donné la possibilité d'élargir notre horizon et d'illustrer le propos de J.-Y. Hameline : si l'existence d'un rituel de deuil est une pratique universelle, les usages locaux varient selon les différences des représentations culturelles.

À la table ronde finale, beaucoup de remarques et questions sont remontées ; j'en retiens une : le problème du langage utilisé. Dans un monde qui se construit sans Dieu, comment dire l'espérance chrétienne, sans paraître utiliser le mort pour faire passer nos idées ? Comment exprimer un au-delà chrétien à un auditoire plus intéressé par le spiritisme ou la réincarnation ? Souvent on n'ose pas dire que le défunt est pécheur et a besoin de la miséricorde de Dieu, on tronque Mt 25 pour ne dire que le positif ; comment dire encore que Dieu est Sauveur ?

Mais on nous a proposé aussi un autre langage : celui de la musique. Et nous savons bien que dans un enterrement le chant et l'atmosphère musicale sont des éléments importants. Fr. Marchal, qui prépare une thèse sur Musique et théologie, a proposé une intervention : « Ce qu'un musi-

cien chante de la mort. Un exemple : le *Requiem* de M. Duruflé ». À travers ses introductions aux morceaux musicaux, il nous a montré comment la musique passait du tragique à l'espérance. Un enregistrement serait nécessaire pour faire partager cette expérience, mais *La Maison Dieu* n'en offre pas la possibilité...

À la fin P. De Clerck nous conviait à nous retrouver l'an prochain, les 14 et 15 avril 1999, pour un colloque sur l'« Évolution des rapports entre liturgie et histoire ».

Bernard SOUDÉ.

HAMELINE, Jean-Yves : *Une poétique du rituel*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Liturgie » 9, 1997, 215 p.

Ce recueil d'articles de Jean-Yves Hameline, rassemblés et ordonnés par les soins de Monique Bralin, forme plus qu'un bel ouvrage : c'est « de la belle ouvrage », comme aurait dit ma grand-mère, avec le ton de voix admiratif de qui s'y connaît, devant une tâche soigneusement achevée « comme il faut » ; en langage plus convenu, disons qu'il s'agit d'une belle « œuvre ».

Les articles de J.-Y. Hameline sont généralement courts mais denses. On a plaisir à retrouver dans ce recueil, au titre aussi pertinent que beau, certains d'entre eux qui sont devenus des « classiques », lus et travaillés par les étudiants, et les professeurs. Ils ont été distribués en cinq plages, dont les titres balisent bien le vaste espace rituel que l'auteur a exploré plus de trente ans durant : 1 - Fondations ; 2 - Espace ; 3 - Site cérémoniel ; 4 - Enveloppe sonore ; 5 - Itinéraire. La ritologie, ce terme qui « rend un son si drolatique, comme si le vieux support étymologique, pas moins qu'indo-européen, je vous prie, se rigolait doucement de voir accoupler comme cela, sans plus, l'âne rituel et la jument spéculative » (p. 174, note), constitue dans l'objet de l'ouvrage ; mais qu'on se rassure : conduite par